

DÉPOTS ET
SUTURES
DE PENSÉES

Chloé Foëx

Ce texte se compose d'une série ou bien, de fragments d'écrits. Ceux-ci surgissent depuis des découvertes, des lectures. Comme un chemin qui ondule, se formule ou part en éclats. Les concepts qui y sont évoqués sont à la fois des révélations mais qui peuvent se dés-instruire, à l'image d'un mouvement perpétuel, d'une évolution en quête d'être, matière ou pensée en construction ou décomposition. Il s'agit de choses sur lesquelles je tente de poser et faire trembler les mots. Je tente de les trouver, les formuler mais elles m'échappent toujours plus encore dès que je les effleure.

Je tente de combler mes soifs mais je les creuse par le même geste, j'expose et intimide mon regard face aux concepts du vide et du plein, de la matrice et du néant, de l'organique et de l'immatériel, de l'intérieur et de l'extérieur. Du regard esthétique naît un langage archéologique ou chirurgical. L'attention de mes réflexions tente tout également de s'ouvrir et s'axer autour de la question de l'histoire originelle, l'archive, le plagiat, l'oubli, l'environnement créé par l'homme qui le mute à son tour, l'hybridation, etc. Il se trouve également dans ces livrets, l'amour du mot. La puissance ou la rature de l'écrit.

05	1 Extinction, Survivance par les Mots
12	2 Quand la conscience articule
18	3 Empreinte et Effacement
28	4 Osciller Balançoire
34	5 À Gain et à Perte
39	6 Origine du Monde et Tombeau
47	7 Trace.r
53	8 Rescapée
58	9 Fourmilière
64	10 L'horreur
70	11 Corps Flottants
74	12 Sable Rouge
82	13 Pestes et Modestes
88	14 Machines Vanités

Bibliographie

- AFEISSA Hicham-Stéphane, Esthétique de la charogne, DEHORS, 2018.
- ALDER (Laure) et BOLLMANN Stefan, Les femmes qui lisent sont dangereuses, Flammarion, 2006, 2015.
- BATAILLE Georges, L'érotisme, Les Editions de Minuit, 1957/2011.
- BAUDELAIRE Charles, Les fleurs du mal, Poche, 1972.
- BECKETT Samuel, Oh les beaux jours. (suivi de) Pas moi, Les Editions de Minuit, 1963.
- BON François, Les carnets, littérature sur sa chaîne Youtube.
- CHARCOT Jean Martin, Les démoniaques dans l'art, Forgotten Books, 2018.
- CHRYSSOPOULOS Christos, Athènes - Disjonction, Signes et Balises, 2016.
- CHRYSSOPOULOS Christos, La Destruction du Parthéon, Actes Sud, 2012.
- CHRYSSOPOULOS Christos, Terre de colère, La Contre Allée, 2016.
- DANTE Alighieri, La Divine Comédie - L'enfer / Inferno, Flammarion, 1995.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Felix, Capitalisme et Schizophrénie 2: Mille Plateaux, Les Editions de Minuit, 1980.
- DELEUZE Gilles, Francis Bacon logique de la sensation, Gallimard seuil, 2002.
- DIDI-HUBERMAN Georges, Aperçues, Les Editions de Minuit, 2018.
- DIDI-HUBERMAN Georges, Etre Crâne, Les Editions de Minuit, 2000.
- DIDI-HUBERMAN Georges, Génie du non-lieu, Les Editions de Minuit, 2001.
- DIDI-HUBERMAN Georges, L'Image survivante, Les Editions de Minuit, 2002.
- ECO Umberto, L'œuvre ouverte, Gallimard seuil, 1962.
- GAMBINO Paul, Morbid Curiosities, Laurence King Publishing, 2016.
- JACCOTTET Philippe, À la lumière d'hiver, Gallimard, 1977.
- MAUPASSANT Alfred, Le Horla et autres récits fantastiques, Poche, 1979.
- MCLUHAN Marshall, The Medium is the Massage, Gingko Press, 2005.
- ONFRAY Michel, La Puissance d'exister, Manifeste hédoniste, Grasset, 2006.
- PREVERT Jacques, Paroles, Le Point du Jour, 1946.
- QUIGNARD Pascal, La nuit sexuelle, Broché, 2009.
- ROBERT Gwenaële, Le dernier Bain, Robert Laffont, 2018.
- SARTRE Jean-Paul, Huis Clos, Poche, 2000.
- SARTRE Jean-Paul, Les Mots, Poche, 1994.
- SARTRE Jean-Paul, L'existentialisme est un humanisme, Poche, 1996.
- TALON-HUGON Carole (dir.), Les théoriciens de l'art, Presses Universitaires de France, 2017.
- VIAN Boris, L'Arrache-cœur, Poche, 1992.
- VIAN Boris, L'Herbe rouge, Poche, 1992.

Directrice de mémoire :
Sylvie Nayral

Directeur de Projet M1 :
Emmanuel Guez

Directeur de Projet M2 :
Nicolas Gruppo

Mémoire de fin d'étude réalisé pour le Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique/ Option Art

École Supérieure d'Art d'Avignon (ESAA) - Session 2020

Livret 1

1. Alexei Shulgin, *FORM ART* (capture d'écran), 1997, art internet, Hongrie.
2. Maurice Henry, *Dans le miroir*, 1966, Pistolet enveloppé d'une bande de crêpe, Genève, Galerie Sonia Zannettacci.

Livret 2

1. Jack Bradley, *Harold Whittles hearing sound for the first time*, 1974, Photographie publiée dans un article du Reader's Digest, Angleterre.
2. Kenneth Anger, *Invocation of My Demon Brother*, 1969, Film couleur de 11 minutes, San Francisco.

Livret 3

1. Andres Serrano, *Black Supper (I-V)*, 1990, impression cibachrome (100 x 68 cm), Amérique.
2. Lawrence Weiner, *Ruptured* (photographie personnelle), 1972, peinture, Collection Lambert en Avignon.

Livret 4

1. Berlinde de Bruyckere, *Under Cover - aus dem Verborgenen - Berlinde de Bruyckere and Martin Honert*, 2006, Allemagne.

Livret 5

1. Thomas Mailaender, *L'Union Fait la Farce*, 2012, photographie, France.

Livret 6

1. Cao Hui, *Sofa* (de la série *Visual Temperature* (détail)), 2008, sculpture en résine, Chine.
2. Michel Blazy, *Sculpture : Bar à oranges*, 2009, peaux d'oranges pressées et pourrissantes, France.

Livret 7

1. Thomas Wachholz, *Honeycomb A (Reibfläche)*, 2017, phosphore rouge, adhésif, carton sur bois.
2. Marcel Broodthaers, *La Pluie (Projet pour un texte)*, 1972, Film 16mm noir et blanc, silencieux, 2 min 37 sec, Dépôt à la Collection Lambert, France.

Livret 8

1. Bartolomé Ferrando, *Texto poético, 9 obra poética*, 1999, Photographie, Espagne.
2. Photographie Personnelle, Palais des Papes en Avignon.

Livret 9

1. Fred Deux, *Titre Inconnu*, Dessin encre sur papier, 76x51cm, France.
2. Man Ray, *Elevage de poussière*, 1920, photographie, négatif argentique sur film souple 9.20x12cm, France.

Livret 10

1. Jérôme Bosch, *La Création du monde* (volets fermés du triptyque *Le Jardin des délices* (détail)), entre 1494 et 1505, musée du Prado, Espagne.
2. Théodore Géricault, *Etudes de pieds et de main* (photographie personnelle (détail)), vers 1818-19, huile sur toile, Musée Fabre, Montpellier, France.

Livret 11

1. Claudio Parmiggiani, *Silenzio a Voz Alta*, 2006, empreinte d'une bibliothèque sur mur par fumée, Museo Nacional De Bellas Artes, Argentine.

Livret 12

- 1/1Bis. Tony Oursler, *Half (Brain)*, 1998, vidéoprojection, Amérique.

Livret 13

1. Niki de Saint Phalle, *Night Experiment*, vers 1959, 131x 195 cm, peinture, plâtre et objets divers sur contreplaqué, Sprengel Museum, Hanovre.

Livret 14

1. David Cronenberg, *Videodrome*, 1983, long métrage de 1h 29min.
2. Raquel Kogan, *0-Ihar (The Look)* (détail), 2012, installation interactive.
3. Stelarc, *Amplified Body, Laser Eyes & Third Hand*, 1985, performance et prothèse.

Extinction, Survivance par les Mots

Nous pouvons dire que le fracas des vagues, le bruissement des branches, les chants d'oiseaux, l'éclat d'un tonnerre, le craquellement des branches et du lit de feuilles mortes, la précipitation de la pluie, le roulement de pierres ainsi que tous les sons de la nature sont sans âge. Il y aussi le sifflement, la rafale, la caresse ou le hurlement du vent, qui étouffe ou emmêle dans sa danse tourbillonnante les sons environnants, déviant leur route et rompant avec leur provenance.

Il m'a toujours semblé que mon oreille ne saisissait pas de point de vue, et cumulait un amas de bruits divers en un rôle anarchique. L'écriture semblait offrir dès son invention quelque ordre à l'espace acoustique qui seul régnait sur l'homme. Le monde antérieur était constitué sans direction ni horizon, dans le sombre de la pensée et l'émotion pure, l'intuition première, l'engouement ou la peur.

L'écriture a inscrit
l'empreinte, gravé, imprimé,
diffusé une mémoire
collective, déployant notre
civilisation et notre
histoire. L'écriture borda
le monde acoustique sans
frontières de ses repères,
confia une structure à
l'espèce de voile qui
enveloppait notre oreille et
notre corps.

Le balbutiement, le
cri, le borborygme, le
gargouillement, devint
alors un verbe. Ce dernier
put inscrire l'homme dans
une période, un âge, un
espace et une mort définis
dans l'histoire, il put lui
donner une identité, assurer
son emprisonnement tout
en lui offrant l'unicité,
le fait d'exister en tant
qu'être.

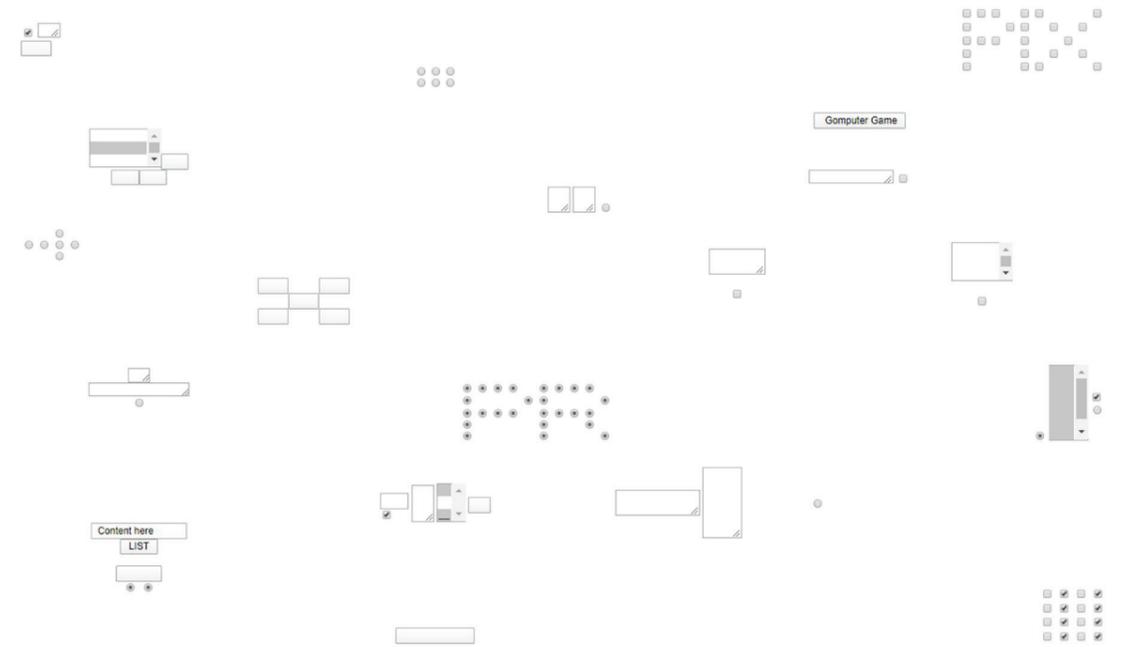
Tout cumulatifs que nous
sommes, nous témoignons sans
cesse de notre actualité qui
d'ores et déjà appartient à
un passé.

Les traces et empreintes
conservernt et mettent en
lumière une mémoire, une
émotion, une idée, mais
marquent tout autant une
rupture.

L'histoire nous appartient-
elle ou est-ce nous qui lui
appartenons désormais ?

Ainsi fut elle lancée,
qu'elle nous happe à son
tour et nous façonne,
maternelle ou martèle,
régnant sur nous. Témoins
inlassables, créateurs
incessants d'une nouvelle
stratégie de souvenir, nous
ne sommes pourtant jamais
réellement témoins de
l'origine de notre histoire.
L'origine aussi lointaine
soit-elle nous échappe,
tant à notre savoir qu'à
l'expérience.

Nous voici face à une historicité déjà
faite.
Une articulation sur le déjà-commencé.



Nos questionnements sans
âge volent depuis le monde
des morts, depuis les temps
les plus reculés, puis
persistent et deviennent
saturés. Nos langues sont
déjà déployées, constituées
et nous sont transmises,
enseignées. La pensée est-
elle née grâce au verbe ou
bien est-ce notre capacité
évolutive qui la remanie à
l'infini, comme une heureuse
et dernière expression
analphabète de liberté ?

L'identité, ou la pensée
originale et créative est
mutée, appropriée, piratée,
fragmentée, recyclée... issue
de myriades d'emprunts,
faisant de soi un amalgame
de tout ce qu'on a vu, lu et
entendu. L'interprétation et
l'hybridation semblent être
ce point de subjectivité qui
offre un souffle de liberté
à cet engrenage perpétuel.

Faire tournoyer les
mots, publier et
composer aventureusement
d'innombrables écrits
avec nos seules 26 lettres
d'alphabet, permet l'ultime
élévation depuis l'instant
présent fugitif et
l'histoire ancrée. Achever
et archiver des secondes de
vie, nous libérer en tuant
des fragments d'existence
révélés.

Je pense aux instants de
songes gagnés, nourris, en
vagabondant dans mes pensées
fécondes ou perdantes.
Je pense aux heures où
écrire m'a fait vivre et
exprimer.
Ces heures qui sont
également dissoutes.

À chaque lettre inscrite un
temps s'écoule.

L'acoustique d'un monde
oublié ressurgit de son
mutisme et, tel le tic-tac
d'une horloge,



les cliquetis des touches
abattent les secondes.

J'exprime, vis, mute une expérience en
un souvenir,

je
signe
mon
arrêt
de
mort.

Quand la Conscience Articule

Je me suis remémorée il y a peu cette idée exprimée par mon enseignant de physique au collège, au sujet de l'existence des choses qui n'ont lieu d'être que lorsqu'un esprit conscient y prête attention et les perçoit. La sensation nous traverse, elle doit ainsi être captée par nos sens afin d'être nommée, qualifiée, rendue existante.

«

Dans un terrain inerte, vide de toute existence organique, un arbre tombant ne fait pas de bruit. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a personne pour l'entendre.

»

J'ai été frappée par la lecture de quelques fragments, d'un petit nombre de mots au sujet des sons environnants sous la notion articulée par Marshall McLuhan. Selon ses termes, les environnements ne sont pas « passifs » mais nous enveloppent. Ils sont plutôt des processus actifs, qui sont invisibles. Ainsi, nous sommes enveloppés par les sons, formant une espèce de voile qui nous drape.

Nous entendons des bruits surgir de toute part sans même éprouver le besoin de prêter une attention particulière. Ils viennent à nous.



Avant l'invention de l'écriture, nous vivions dans un espace acoustique, émotif, ressenti avec une intuition primordiale. L'écriture est issue des perceptions sonores, de sons reçus que nous avons reformulé, imité. Les phonèmes sont alors devenus des lettres, puis des mots, se perlant en des phrases, devenant des discours, s'érigeant en des modes de pensées, créant des cultures, formulant des institutions...

L'acoustique et la vue sont omniprésentes dans la culture occidentale, ne serait-ce qu'en observant l'origine grecque du mot « cogiter » qui signifie « voir », ou bien son contraire,

l'origine du nom du Dieu grec Hades,

« Ha-idès » qui signifie « invisible ».



Ce sentier de l'imperceptible, cet au-delà, accessible seulement par l'art, l'écrit, la musique, est une source intarissable de trouble, d'inconnu, de vertigineuse dimension abstraite. Gilles Deleuze articule la notion de « forces invisibles », que l'homme saisit, capte.

Il ne s'agit point de rendre le visible, mais de rendre visible des forces invisibles.

Comment matérialiser un monde intangible, « comment peindre le son », comment rendre en musique ce que nous voyons, comment aller à la rencontre de la sensation,

incarner cette vibration émise et reçue
par le sentier de l'imperceptible ?

Empreinte et Effacement

Au cœur de si nombreuses et vastes heures nocturnes mes mots se perlent et ornent la pâle blancheur de la page. Je me suis exercée depuis des mois maintenant, et j'ai développé une vibrante passion à travers un échange épistolaire, dans lequel je n'écris pas seulement pour moi-même mais destine à une personne vivant au lointain, mes mots.

Qu'ils soient offerts, consacrés à une paire d'yeux autres que les miens, ou bien isolés et conservés à l'abri du monde... ils s'enchaînent, se démultiplient, se composent et se fragmentent en caractères qui les font glisser le long du support vierge. Ils l'en noircissent d'émotions exaltées, le rendent ivre et imbibé de la sombre substance, celle d'une encre fascinée.

Au fil des écrits, les lettres forment des mots qui deviennent des phrases, qui se forment en paragraphes. Ces derniers remplissent d'abord un page, puis deux, puis trois, et plus encore. Les écrits se sont rallongés, vivifiés d'une manière enjouée, envoûtés par un sentiment de plaisir irrépressible de manier des verbes, tant je suis bercée par ma propre solitude. Le crayon griffonne gaiement et nerveusement le carnet, les cliquetis du clavier de l'ordinateur sous mes doigts dansants se font retentir de plus en plus vite. Mes yeux valsent avec les mots en ces creux instants nocturnes, où il semble ne plus exister d'heure, dans un sombre pays de corps lourds et endormis.

Pourquoi se fait tant ressentir ce besoin essentiel et existentiel, ce désir irrésistible d'écrire ?

Celui d'être lu ?

Celui de lire ?

De s'envelopper de toutes sortes de mots ?

Il me semble être animée par l'envie doucement agréable et finement ludique d'écrire. Ou bien, prise d'un élan de rage et de douleur, être portée par l'expulsion d'un Mal, tâchant des pages saines avec des mots et maux... malpropres ou peineux.

Petit à petit, je me rendais à l'évidence que tout comme dans la réalisation d'expressions artistiques, ce processus d'écriture s'emparait de moi. Il ne me soulageait plus, ni n'assouvissait mes désirs. Mais il me transcende et me captive, m'ensorcelle. Il me cajole, s'empare de moi, me rejette, me met à son service ou me libère dans une inertie sans fin. Comme dans une Danse Macabre, mon corps fiévreux et mon esprit aliéné sont maniés tels un pantin dont les ficelles sont reliées à ces maîtres et monstres mots.

Mes doigts lancés dans une ivre chorégraphie ne font plus tournoyer les termes mais, sont eux aussi endiablés par ces derniers, à frapper les caractères qui me dominant. Une fascination au goût d'un étrange charme m'élance dans de vides dérapages, où je projette parfois du rien et du grand n'importe quoi sur une page vide. Mon stylo s'agite de plus belle, déstructure un langage en une écriture illisible, le cliquetis des touches du clavier s'enchevêtrent chaotiquement en canon.

Un flot de sensations
et de découvertes, et
de maintes réflexions
peut jaillir. Telle une
lueur, un enchantement, un
ravisement, un étonnement.
Tout comme des idées creuses
et mortes qui tournent en
rond, cloîtrées dans la fade
et grise matière de ma boîte
crânienne désolée, avant de
glisser sur la surface plate
de l'insuffisance et de
l'ennui.

Quelle est l'origine, la naissance de
cette volonté, de cet acte ?

Est-ce le besoin de communiquer, de
dialoguer ?

D'enseigner, apprendre, penser,
évoluer,

créer un sentier de catharsis ?

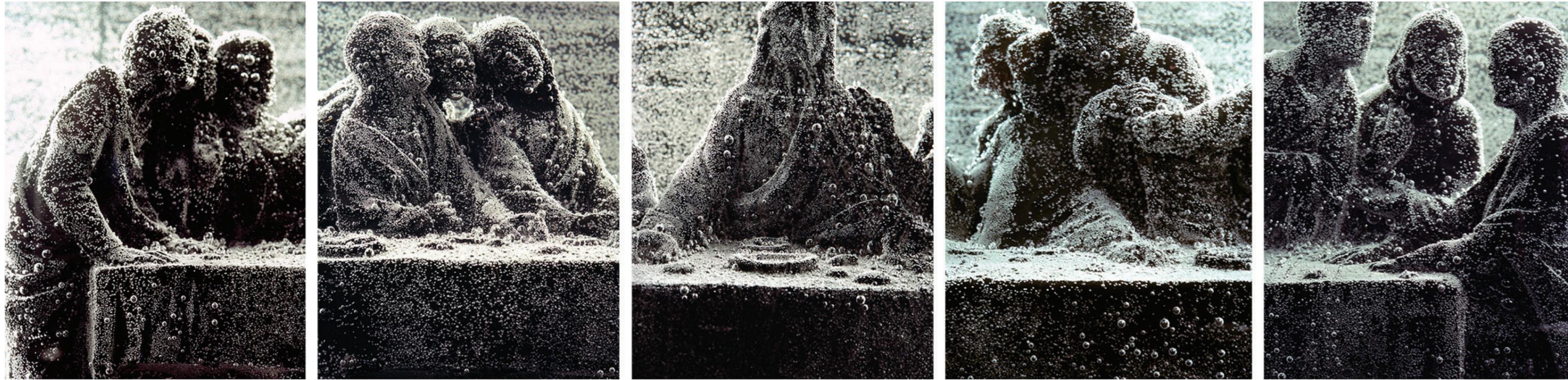
Un recoin solitaire pour fuir la
solitude ?

Laisser quelques traces de nos vies
affirmer quelques mots révélateurs de
notre singularité, de notre être ?

Nous écrivons parce que nous savons que
nous n'avons qu'un temps, et devons
transmettre, immortaliser au sein
d'écrits qui seront lus, car nous savons
que nous allons mourir ?

Écrire l'Histoire ?

Conserver Notre Mémoire ?



Dans la sphère utérine, nos poumons imprégnés de liquide, nous percevons pour la première fois les sensations et sons de l'environnement extérieur.

Le langage nous a été
transmis, nous l'avons
ressenti, ouï, imité en
écho. Il a structuré nos
organes et notre bouche.
Nous avons avec lui façonné
notre personnalité et notre
mode de pensée.

Notre existence est un sas
entre deux néants, entre le
monde mort pré-utérin et
celui de la décomposition.
Nous devons alors peut-être
questionner le sens de notre
passage sur terre ?

Du monde empirique, nos
questions se soulèvent en
idées élévatrices mais,
les réponses contiennent-
elles les questions ou les
questions sont-elles des
réponses déguisées ?

Les mots engendrent-ils
des interrogations, les
mères enfantent-elles leurs
propres doutes, et des êtres
pleins de curiosité ?

Les fluides corporels sont
des encres de mystère...
le sang menstruel, la
semence masculine, les
larmes, l'urine, qui
s'échappent à flot d'un
corps formé et périssable,
emplissent des pages pour
penser à un monde plein de
détournements, d'espoirs
et d'anéantissements.
De l'embryon à la tombe.
Des gravures sur pierre
aux caractères et
codes numériques. Nous
transgressons depuis le
monde des morts, reformulons
sans cesse notre présent,
faisons vibrer un avenir
qui prend toutes formes
possibles.

Les mots ont pour mot:
La Passion, qui unit
Souffrance et Attachement,
Mort et Vie, Regard fixe et
Destructuré, Confrontation
et Retournement, Ruptures
et Connexions, Fragments et
Liens, Rejets et Plongeurs,
Découverte, Mémoire et
Effacement.



Je me demande bien encore ce que je me suis acharnée à écrire.

Est-il ce qui m'a permis
de voir une chose et
d'en appréhender une
autre ? De découvrir avec
émerveillement ou avec
horreur ce qui m'est passé
sous le nez ? Je tournoie
au fond d'un puits sombre
et étouffant, dans son air
dense de vieilles questions
qui ressurgissent depuis
l'existence même du monde.
Sont-elles devenues des
spectres d'elles-mêmes ou
ont-elles la capacité de
se transformer et de se
magnifier ? J'ignore si
j'ai pu saisir quelque
lueur, quelque révélation
ni quelque autre point de
fuite. Pourtant, je sais
que j'aurai à nouveau envie
d'écrire. De recommencer. De
continuer à percer tant bien
que mal cet air solide et
opaque gorgé de mystère si
difficile à atteindre.

Je suis souvent, pour ainsi
dire, sur ma faim. Une envie
dévorante pourtant renaît
en moi chaque jour et je
continue ma Danse Macabre au
fond du puits. Je lutte avec
la page blanche, l'encrasse
de mots creux ou bien trop
fouillis, je la sublime, la
tords, la retourne, la vide,
la ré-empli... Le temps m'a
fui. Il s'est écoulé entre
mes doigts comme du sable
ou de l'eau, un liquide
amniotique...

Pourtant, je sais
pertinemment que demain,
j'écirai à nouveau,
à gain et à perte.

Ou bien de l'Encre perdue.

Osciller Balançoire

La balançoire infernale me projette dans les airs où je sens ma masse corporelle s'alléger et s'envoler. L'abstraction terrestre m'attire soudain comme un aimant, je me trouve aspirée par le sol qui refuse possessivement de couper mon cordon ombilical lié à ses racines primitives.

La planche qui me porte et m'élanche est à son tour tirée par mon corps, devenu infiniment lourd. Puis à nouveau élevée, en arrière, je sens le vide dans mon dos comme un gouffre béant prêt à m'engloutir. Je donne un basculement de hanches, incline et tends mes jambes devant moi pour gagner de l'élan et me projeter avec toujours plus d'impulsion vers l'avant. L'ascension, enivrante et palpitante ne peut être que grâce à ce contre balancement vers l'arrière, ce recul inévitable et glaçant. Je cherche toujours plus à le fuir, à me précipiter vers l'avant puis me relâcher le temps d'un instant, laissant mon corps choir avec une quasi satisfaction, aussitôt épuisée.

Jamais mon corps ne se pose.
Il oscille maladroitement,
ou bien bascule plus
assurément, jongle entre
l'effort et le relâchement.
Se fait craindre l'inertie
incertaine qui s'ouvre
derrière mon dos, cachée de
ma vision comme une trappe.
Se fait captatif, jaloux,
le sol que je peine à voir,
défilant nerveusement et se
dissipant sous mon regard
qui peine à le saisir. Se
fait impénétrable l'air
qui paraît si fluide, si
transparent, qui s'étend
face à moi et qui m'englobe.

Ainsi suis-je captivée, enveloppée,
pénétrée par ces dimensions et non
l'inverse, que je m'évertue péniblement
et jouissivement à conquérir.



Le crever comme les
questions, avec et contre
qui je mène une lutte
incessante. Puissent-elles
éclater et me propulser
ailleurs et m'éloigner
des idées. Puissent-
elles de leurs carcasses
bâillantes me digérer et me
régurgiter, sans jamais me
donner à boire l'illusion
neutralisante et aveuglante,
breuvage de la tromperie.
Puissent-elles me nourrir
seulement de la faim.

Je rêve naïvement et
possiblement de percer
le ciel.

Je ne sais jamais
pertinemment et sûrement ce
que je cherche. Trompée par
l'obsession d'un balancement
forcé, je devrais m'oublier,
délaisser ma quête, me fuir
à moi-même pour me percuter
dans des questions que
j'éventre, des réponses que
j'émiette et que je dissous.

À Gain et à Perte

Quelle angoisse de se perdre mais, pire encore de se borner et se tromper. Il y a quelques jours de cela je me suis comparée à un boomerang. J'atteins un point, puis un tout autre dans un continuél labyrinthe de répercussions. Je fonde et quitte à chaque fois un lieu que j'ai trop aimé ou trop haïs. Je cours, avant de me cogner contre un mur. Je m'élance à nouveau et me cogne un peu plus loin. Et ainsi de suite. J'érige, déstructure, tends à la réussite ou je me vautre. Je rate et je dérape, je fuis la stabilité comme le vide, la pensée certaine et la pensée infondée.

Je me déplace dans un sas de fourmillements et picotements de mes actes et pensées, qui s'acharnent ou s'épousent entre eux. J'atteins parfois malgré moi un extrême puis un autre, qui peut être un appréciable libérateur ou un étouffant oppresseur, un cernable ou un incompris. J'emploie tantôt dans mes recherches expérimentales du quasi rien qui nous comble de liberté, j'impose tantôt du concret massif qui anéanti l'esprit.

« Freedom's just another
word, for nothing less to
lose »,

est une phrase chantée par
Janis Joplin.

« La liberté n'est qu'un
autre mot pour quand on a
plus rien à perdre ».

Qu'est-ce que la liberté
si ce n'est qu'un soi
solitaire devant une
vaste étendue, un
gouffre vertigineux
à l'air pur, ou bien
un prisonnier qui la
dépossède et ne peut que
la créer et lui donner
sens dans sa nécessité
de l'acquérir ?
Est-ce une perte
libératrice de soi vers
un néant inconnu, ou
un concept existant
que pour ceux qui ne
l'ont pas, l'espèrent,
le risquent, et le
poursuivent ?

Faut-il être nu de tout
ce qui nous rattache au
monde, à nos repères,
à nos pensées qui
prennent dangereusement
forme, qu'il faut déjà
esquiver et muter ?
Faut-il devenir un
corps dissemblant,
à perte de sa forme
originelle parcourant
un lieu sans
frontières, lisse comme
une toile blanche ?

Sartre imagine un homme,
m'a dit une enseignante de
philosophie, enchaîné dans
une prison. Ce dernier est
privé de ses mouvements, de
parole, de déplacement.
Il est pourtant encore
« libre ».
Maître de sa pensée, il
fait le choix de consentir
à sa condition où d'espérer
tenter l'évasion. S'il
le décide, ses pensées
impénétrables ne peuvent
être contrôlées.

À l'instant où mes mots
s'inscrivent sur cette page,
je n'ai idée claire de ce
qu'il peut en être. L'homme
enchaîné comme un bétail,
réduit à un objet, n'a «plus
rien à perdre». Sauf sa
pensée inviolable qui donne
nom, existence et espoir en
la liberté.

Cette dernière,
cruelle,

nécessite l'entrave pour
se faire espérer et le
combat sacrificiel pour
l'atteindre.



Origine du Monde et Tombeau

«

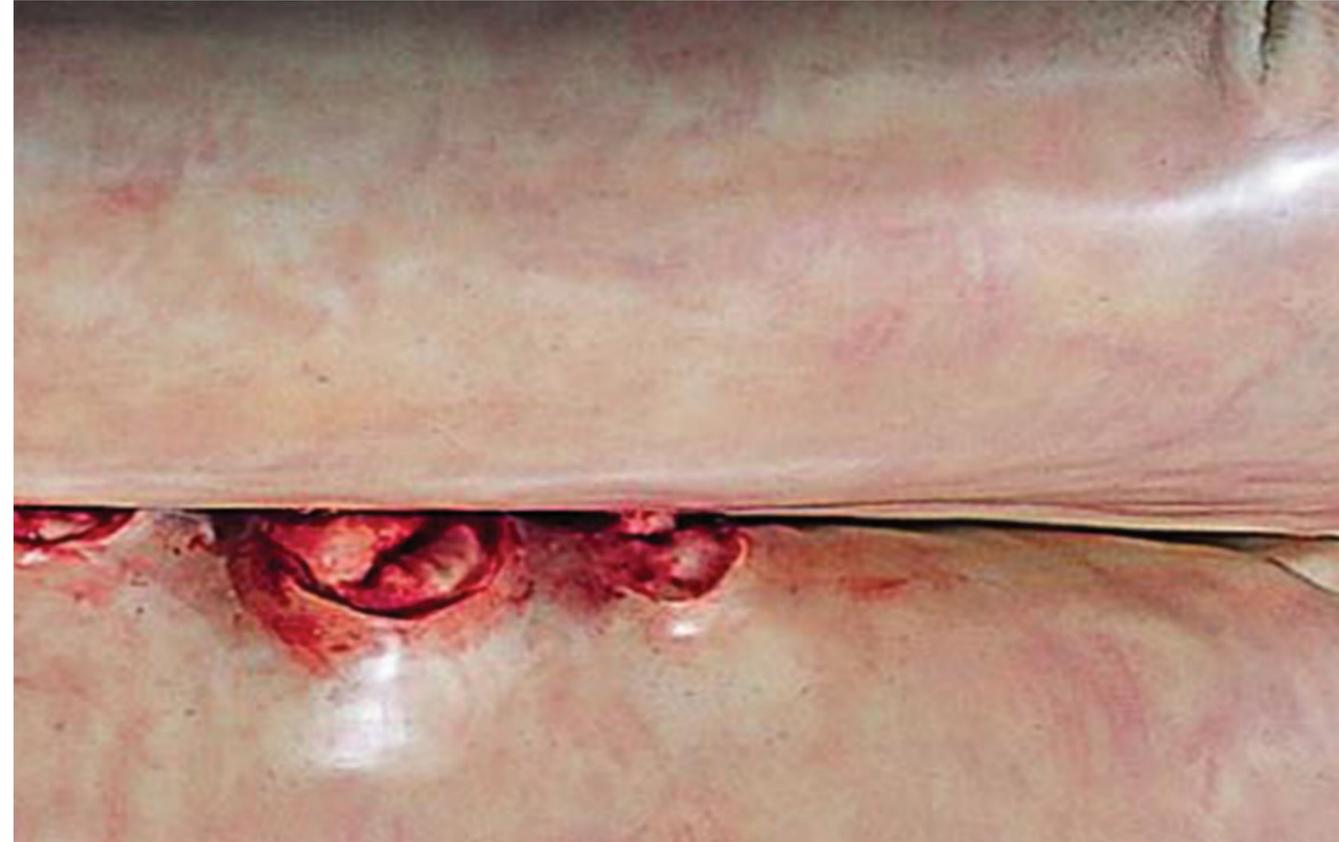
Les conteurs n'ont pas imaginé que la Belle au bois dormant se serait réveillée couverte d'une épaisse couche de poussière; ils n'ont pas songé non plus aux sinistres toiles d'araignées qu'au premier mouvement ses cheveux roux auraient déchirés.

»

La femme infirmière est l'incarnation d'une figure maternelle et érotique, dans notre imaginaire collectif. Elle inspire tant le soin et le bien-être que le contact charmeur et sensuel, comme le fruit voluptueux d'un fantasme répandu. On la rêve choyer un corps par sa gestuelle tendre et séduisante, panser, coudre, bander, guérir les maux, refermer les plaies.

La Vénus de cire anatomique, corps-mannequin et corps-cobaye, n'est pas celle qui scelle des blessures mais qui au contraire, est celle que l'on ouvre et manipule tel un puzzle humain. Elle se découpe, se démantèle, se dilate, se creuse et se vide de ses organes que sa peau ne parvient plus à retenir et éponger.

Son corps étendu en son long sur le dos, comme la gracieuse Belle au Bois Dormant ou Blanche Neige, semble faire écho à la figure féminine figée dans son état de jeunesse florissante et pure, glacée sous son impérissable enveloppe charnelle. La Vénus décontracte ses muscles aussitôt pétrifiés, abandonne son corps dans une posture langoureuse de vulnérabilité et de douce innocence. Elle est plongée dans un infini sommeil, la tête légèrement inclinée sur le côté et basculée en arrière à la mâchoire relâchée, qui laisse sensuellement entrouvrir sa bouche.



Les lèvres à peine décloses expriment un dernier râle de plaisir ou de plainte funeste.

Elles aspirent à la fois à un baiser et à l'invitation exploratrice de son corps, par cette symbolique ouverture des lèvres comme une première porte possible.

La Vénus n'est manifestement pas en vue d'être réanimée par quelque baiser d'un conte rêvé, ni par la cicatrisation de sa dissection.

Mannequin en pièce démontable, elle a été conçue macabrement, déjà-morte, née comme tombeau de son propre corps, cercueil de ses viscères.

La plastique de cette poupée anatomique est d'une douceur chatoyante, sous le regard contemplatif et désireux qu'on lui porte. Ses courbes sont pulpeuses, sa peau est lisse et satinée, sa crinière est émoustillante et abondante. Son collier de perles souligne sa nudité, qu'il couronne d'excellence et de délice. Ce dernier semble tout aussi marquer une rupture entre la tête et son corps. Il exalte le sacré, idéalise l'éternelle beauté juvénile, mais il détache le crâne de sa mécanique et met à nu la chair qu'il expose à la souillure.

Cette peau pareille à un voile de grâce, offre à l'unicité d'un corps une surface satinée et pure.

Mais seulement avant que nos mains et avant-bras ne pénètrent son intérieur aux couleurs criardes et bistres, comme un monstre viscéral percé à jour dégueulant ses débordantes immondices inavouables. L'intérieur abonde, gonfle, glisse et déferle par l'ouverture béante avant de se mêler à l'extérieur en menaçant de le couvrir à son tour, puis l'anéantir.



La belle enveloppe au teint abricot.

La nudité n'a jamais été
aussi violente, hurlante,
profonde, démolée en
quelque sorte et renversée.
Elle est ainsi rendue
divisée en un enchevêtrement
de formes grouillantes face
à l'uniformité qu'elle eût
connue, auparavant comprimée
dans une couche de peau.

Puis découvrir une profonde
et inévitable mortalité,
ainsi que l'intimité
sexuelle et fécondée de
cette jeune figure, dont la
fraîche beauté pareille à
une vierge est en réalité
une pièce de boucherie
enceinte !

Quel effarement a dû être
celui de découvrir notre
corps fonctionnant comme une
machine !

Quel effroi et froide
excitation fût celle face à
la dimension scientifique
exploratrice couplée d'un
voyeurisme, pénétrant un
corps féminin inconscient !

Sous son ventre rebondit
qui fût pénétré, nous
accédons couche par
couche à une poche utérine
semblable à un œuf, puis
au fœtus qu'il couve.
La jeunesse de la belle
demoiselle est compromise
par sa pétrification, la
reproduction est compromise
par la mort dans l'œuf. On
semble vertigineusement
pénétrer la serrure d'un
corps, autrement que par
voie orale ou vaginale, pour
explorer et fouiller en
immersion ultime la moindre
parcelle organique.

On transgresse l'intime,
le sacré, le souillons,
nous nous introduisons
dans un ventre d'où nous
provenons, dans un va-et-
vient transperçant comme en
boucherie ou un acte sexuel.
Le voile de grâce couvrant
et épousant de près les
courbes de charme devient
alors fendu, retourné,
libérant une carcasse,

origine et
cercueil du monde.

Trace.r

Sant omniprésentes, je tends
à les oublier, mes mains.

Elles enlacent, serrent,
relâchent, prolongent
mes pensées. Complices
gestuelles de ma volonté,
ou bien, traîtresses de
mes maux ou évasions
accidentelles.

Parfois, mes précieux outils
de chair et d'os semblent
partir en lambeaux. Un ongle
vient de se casser. Des
petites plaies apparentes
et saignements viennent
constamment se greffer à
leur surface ou se creuser
plus en profondeur. Leur
sécurité est lorsque
mon corps se vide de
conscience en une masse
endormie, ou lorsqu'elles
manient un crayon en une
danse glissante, parfois
crissante, sur une feuille.

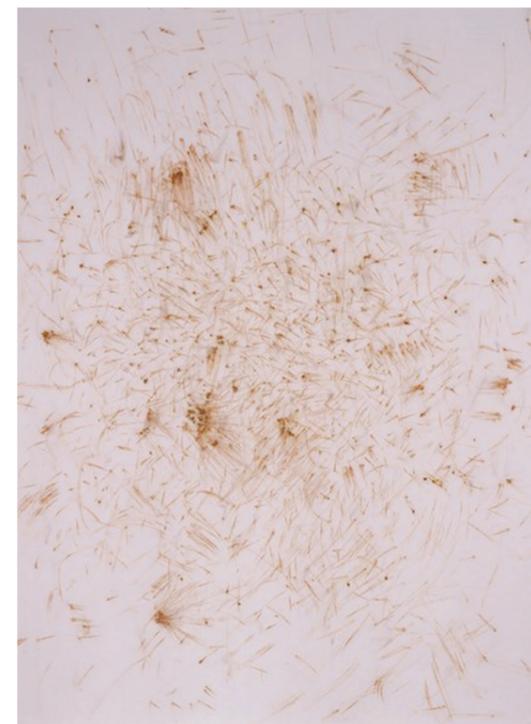
Le trait naissant deviendra
corps d'un dessin ou d'un
mot, qui semble survenir
accidentellement, trop
anarchique ou timide,
narguant ou tressaillant
devant l'espace blanc qui
l'entoure. Il transpire son
vécu, sa mémoire qui se
matérialise et se mute.

Embryon d'une pensée qui
s'érige ou enfanté par la
pensée pré-existante ?

Il apparaît sincère,
spontané, vif mais aussi
maladroit, illusoire,
ou encore traître d'un
inconscient inavouable
naissant sous le tango
insolant de mes mains.

Dussè-je espérer penser mon
trait avant qu'il ne me
pense ! Qu'il ne me révèle
le vertigineux sort de mon
intimité et les entrailles du
monde. Trait de coupe ciselé
et tissé, fil de la pensée
qui s'emmêle et se démêle,
il m'arrive tant de fois de
me surprendre par l'écrit ou
l'esquisse, à exprimer des
choses auxquelles je ne pensais
pas.

Une ligne de fuite
schizophrénique, je m'étonne
du chemin emprunté, du
bateau ivre qui s'engouffre
dans mille tourbillons qui
aspirent mon encéphale en
tous ses coins, tirent
sur la ficelle, décousent
la pensée. La réalité se
présente sous une forme de
perspectives désarmantes.
Au fil du temps, à usure
de gestes accidentés et
mots raturés, je découvre
toujours davantage de
sentiers à arpenter, mon
corps semble rétrécir,
l'étau de ma conscience et
mon savoir se resserrer sur
ma boîte crânienne.



Au plus je brise des chaînes, au plus mes repères s'estompent en blanchissant l'étendue face à moi comme la feuille vierge face au trait, et je me trouve comme une bête partagée, apeurée par sa cage et le vide qui s'ouvre à elle. Chasseuse et proie, je cours me perdre pour mieux me retrouver, j'exerce des vas et vient persistants, des ricochets en espérant que le lieu quitté se soit muté à mon retour, conservant une trace lointaine de souvenir déformé, une empreinte originelle légèrement effacée par le temps, et que son authenticité ne se révèle jamais entièrement.



Le monde tourne,
heureusement nos figures se
rident,
nos corps se voûtent,
nos mains se marquent !

Le grattage d'une vie
antérieure se dissoud, les
traces de pas s'évanouissent
déjà sous nos pieds, nos
idées nous fuient et
s'empilent comme strates et
carcasses de souvenirs.

Tracers, pensées et gestes
nouveaux nous feront
triturer encore nos mots.
L'espoir se désaltère,
le désespoir nourrit ce
dernier.

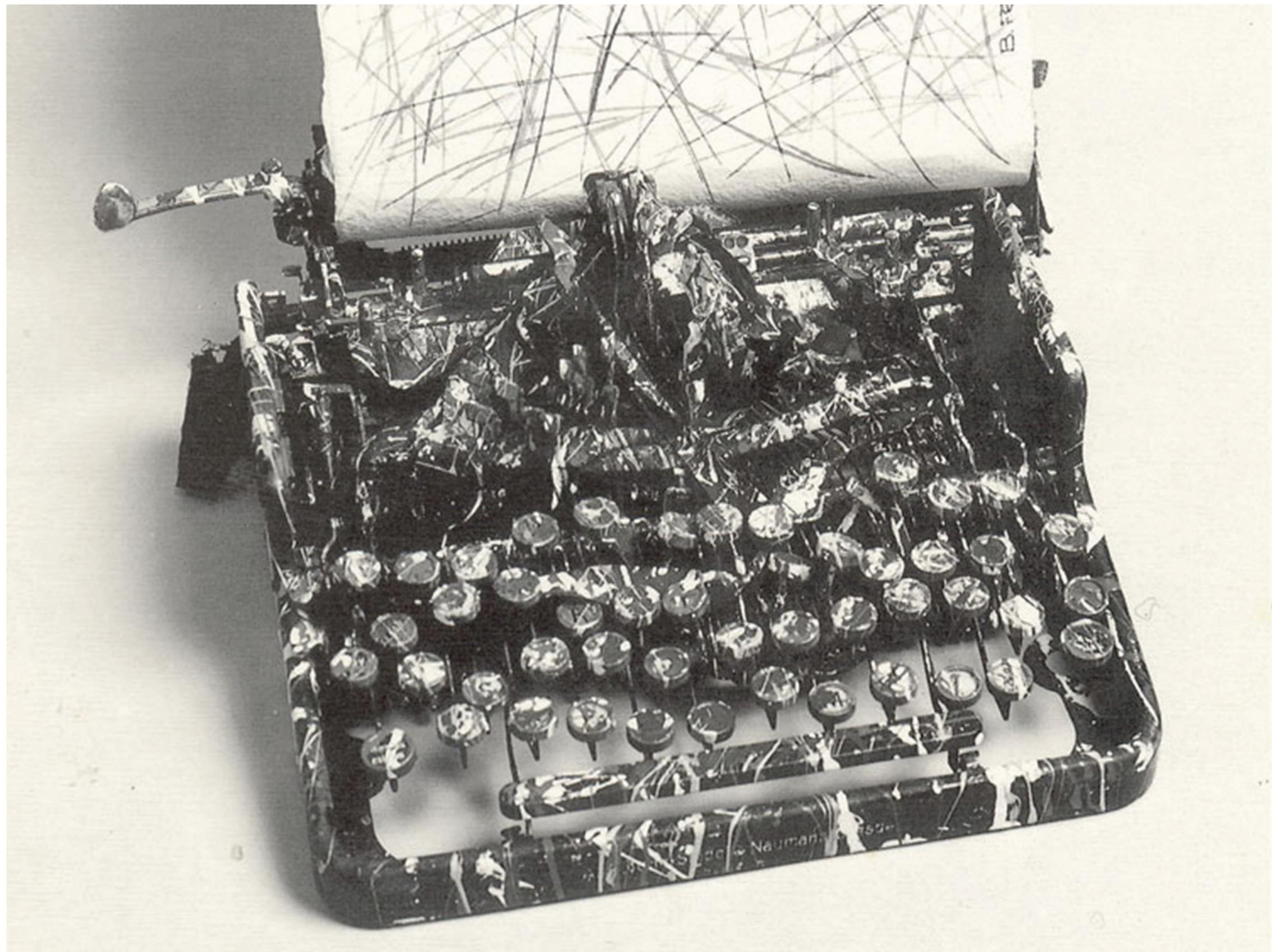
Rescapée

Rescapée d'un bain de foule
qui pullule, festoie, inonde
les rues tortueuses depuis
des longs et interminables
jours d'été, je pars à la
rencontre de la solitude.

Mes pieds endoloris et
gonflés par l'usure des
kilomètres et d'une chaleur
suffocante arpentent les
allées étroites d'un
cimetière. Il m'arrive
de bondir d'une tombe à
l'autre, m'interdisant par
quelque jeu de poser pied
à terre et d'appartenir au
monde des agités.

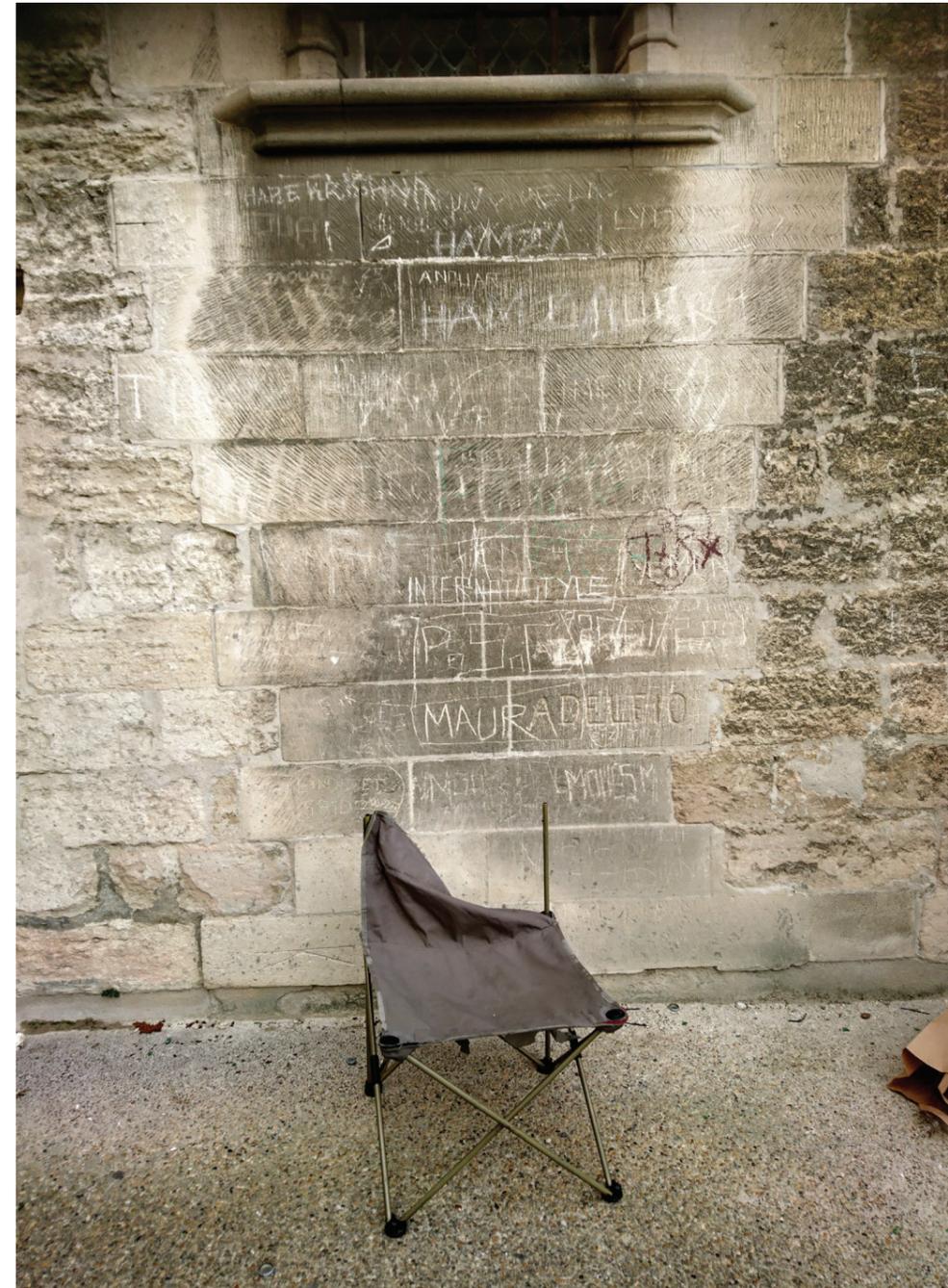
La caresse du vent, qui
ne se fait entendre qu'au
travers d'une mélodie de
branchages frétillements,
semble auparavant avoir été
une rafale vociférante. Des
débris de tombes remuées et
chues s'amassent en un tas
de ruines négligé.

Ce ne sont pour la plupart
que des parcelles et
carcasses brisées de
vestiges victoriens, ayant
appartenu à la splendeur
révolue et aux familles
riches oubliées. Les ruines
sont comme les débris de
notre histoire, les pièces
d'un puzzle défectueux qui
se perd à notre mémoire.



Elles forment des membres désarticulés et manquants, elles font écho aux brides de phrases clamées dans les théâtres, qui chaque année abondent et bouillonnent dans les rues. Des centaines et centaines de textes se perdent, et chaque esprit en conserve son propre souvenir, emporte avec lui un échantillon de paroles, cris, pleurs, rires, chants, applaudes. À l'écart d'une fourmilière et d'éclans burlesques festivaliers, un flot incompréhensible bourdonne et se découd dans mes pensées.

Il se décompose en un tournoiement de paroles que je ne sais où classer. Ces dernières me saisissent, persistent et tourbillonnent dans mon crâne.



SI TU ES UN COMPOSITEUR
ANARCHISTE, TU DOIS ÊTRE
TOUT LE TEMPS DANS LE REFUS!

ARRETE DE TE
PRENDRE POUR
LUI!

TU PARLES DU MONDE, TU
T'ADRESSES AU MONDE, C'EST
TOUJOURS LA MÊME CHOSE. TU
PARLES DE TOI!

VOUS ÊTES LES VACHES QUI
REGARDENT LE TRAIN PASSER, JE
SUIS LE TRAIN QUI REGARDE LES
VACHES.

AH LALA, J'AI ENVIE DE FAIRE
CACA!

MOZART A ÉTÉ ENTERRÉ PAR DES CHIENS DANS UNE
FOSSE COMMUNE ... RENOIR AVAIT LES DOIGTS TOUTS
CRAMOISIS... ET TOUT LE MONDE S'EN FOUT!

C'EST ÇA ! IL N'Y A QUE DANS
TON REGARD QUE JE SUIS MORTEL!
IL FAUT QUE QUELQU'UN ME RE-
GARDE POUR ME VOIR MOURIR !

POURQUOI TU FAIS ÇA ?
TU PARLES DU MONDE POUR
TE SENTIR EXISTER ?!

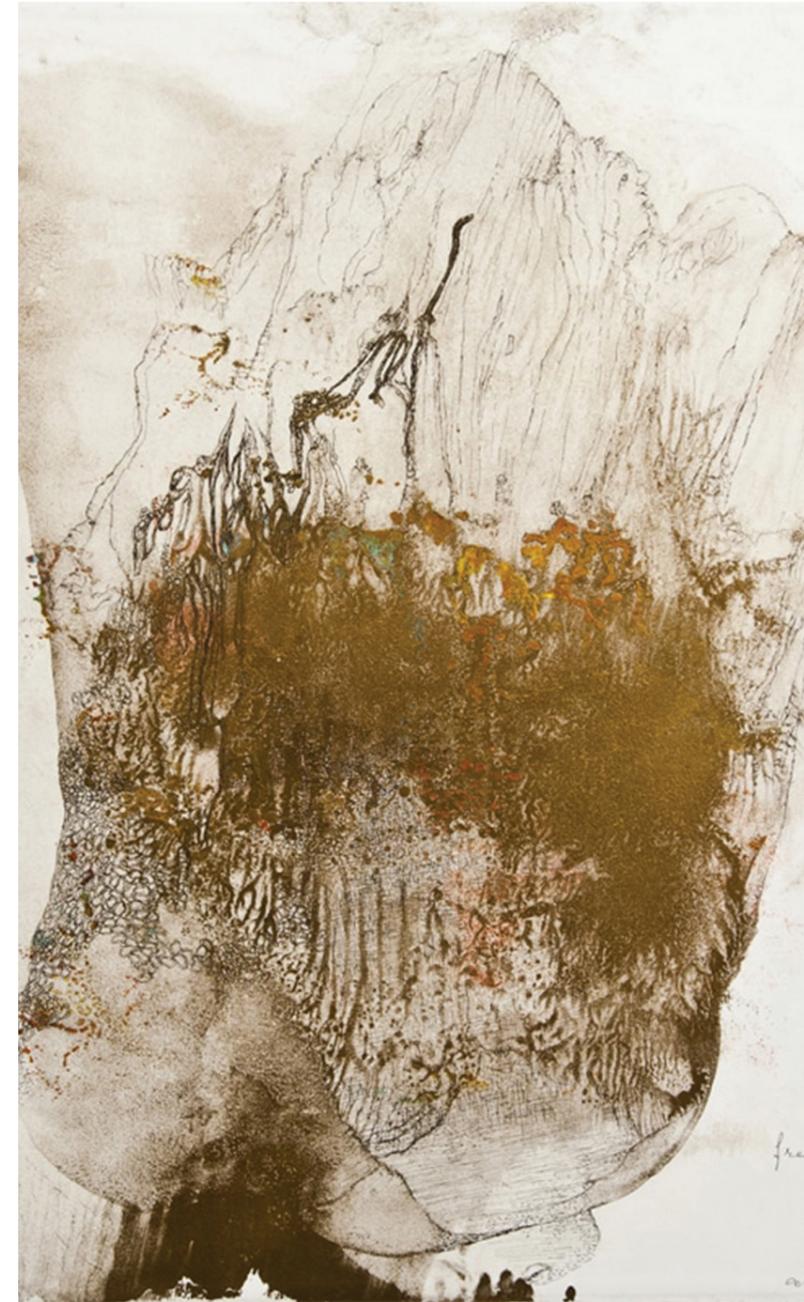
AH, TAIS-TOI,
ENCULÉ.

Fourmilière

Des foules agitées comme
une fourmilière allaient et
venaient le long des allées,
irriguant les artères
d'une vieille ville. Elles
montaient et descendaient
des marches innombrables,
elles entraient et sortaient
accompagnées de résonnances
de pas et de claquements
de portes. Leurs bouches
bavardes et remuantes
donnaient l'effet même d'une
masse bourdonnante.
Elles abondaient dans les
chemins étroits et, comme
des paupières qui s'ouvrent
et se ferment,

elles mastiquaient,
fumaient,
râlaient,
soupiraient,
riaient,
criaient,
murmuraient,

comme un essaim vrombissant
d'abeilles.



Petit à petit, l'oreille prend le vacarme comme un acouphène. Ce dernier devient un symptôme de l'étourdissement. Il prend une même et unique forme, celle d'un grommèlement confus, dans lequel on finit par se noyer et ne plus rien entendre.

Des kilomètres plus loin, dans une bulle au dehors, règne l'isolement muet de la campagne. Pas une brise d'air, ni un murmure, nul écho n'en échappe. Je me retourne au moindre frottement, qui m'alerte d'une autre présence mais il ne vient que de mon corps, de mes vêtements, de mes pas. Le son de mon allure se fond en un léger bruissement, puis meurt aussitôt dans le vide.

Le vacarme avait effacé mon corps et le silence le laisse à nouveau exister, inonder une part de néant à combler. Ma tête se vide, mon crâne se creuse, mes bras relâchés balancent le long de mon corps, qui par le bruit de ses légères agitations est devenu plus bavard que ma bouche close. Mes bras semblent vouloir nouer avec le sol. Ma peau absorbe par tous ses pores l'immensité de l'air, incorporel, inaudible, invisible, spectral.



Au bout de deux jours, l'absence se mute en présence.

La fuite devient hantise, le silence devient un acouphène persistant. L'oreille tendue guette et espère capturer quelques ondes sinon débris ou miettes de son. La liberté béante se mêle à une sensation de perte où s'installe une angoisse prisonnière au fond de la pensée.

Je cherche à jouer sur la clameur de mes pas, sur une respiration accentuée, un raclement de gorge, un claquement de doigts. Je tente d'attraper au vol quelque chose à articuler, mâcher, crier et jouer avec l'étendue muette et sourde.

Je peux me promener dans des rues labyrinthiques ombragées, sans captiver du regard la moindre ombre d'une silhouette, ou bien passer devant un ensemble de voitures mal garées sur lesquelles un lit funéraire de poussière s'est déposé. Les heures découlent, les empreintes finissent par s'égarer, la poussière ou la pluie effacent l'archéologie de nos passages.

Ma conscience savoure et se
trouve elle-même grignotée
par le pâle
bourdonnement du silence.

L'horreur

La sphère de l'esthétique, quel haut lieu d'allégresse, de scintillements en toutes parts et du sublime jusqu'en ses moindres recoins. Charme, valse, jouvence, jouissance, bijoux et perles qui surplombent tel un ciel étoilé, un parterre de velours qui caresse nos pas feutrés. La joie radieuse soulevée par des rayons de soleil, les rires légers, les instants de contemplation qui célèbrent la beauté idéale.



Cette bulle semble increvable

Elle n'ose penser à tout ce qui l'entoure, à l'extérieur froid qui conditionne notre vie et, par conséquent, notre mort. Seul un dard flamboyant, comme celui de l'ange qui pénètre les entrailles de Sainte Thérèse, peut exercer cette percée interdite.

La sœur grâce à cette arme introduite entre ses entrailles les plus intimes, réalise sa montée vers les cieux, à la rencontre de Dieu. Cette voie empruntée est également destinée aux âmes des défunts.

Cet acte est à l'aura spirituelle, dans laquelle sa perte de conscience révèle la force érotico-morbide orgasmique, où se mêlent douleur et plaisir. La sœur laisse s'échapper par le souffle du plaisir, le souffle dernier.

Cela veut-il signifier que seule une forme scandaleuse endossant un rôle mystique et sublime peut être conçue comme belle et se coupler à la sphère?

Les interdits, les irrévélés, les immondices, les rebutants infâmes sont les horreurs que nous évoquent seuls ces mots: *putride, escouades, charognes, suintements, rejets, flots de larves,* et j'en passe. Les excès de glotonnerie, d'actes sexuels bestiaux, d'odeurs de corps mal lavés et de rues crasseuses, des individus artistes s'en sont emparé, les ont illustré comme péchés ou comme désirs démesurés, puis représenté dans le seul souci de rendre visibles les choses humaines. Versant dans cette horreur quelques larmes du beau au travers de leurs regards intimes.

Pornographie, violence, meurtre, guerre, enlèvement, zoophilie, sadomasochisme, funéraire, scandale... Les considérés grands maitres se sont délectés pourtant de ces choses, les ont explorées, triturées, ils y ont exercé leur regard curieux, poétique, charnel, archéologique, chirurgical, et ont muté le tout en une forme esthétique.

Cependant la science, la religion, l'art ont transformé et fait taire l'innommable, le rendant convenable et le polissant par la valeur du savoir. Depuis le XIXe siècle, les représentations religieuses ou funéraires sont dépassées, mises de côté par l'avancement de la science et de l'industrie. Alors une esthétique nouvelle, l'esthétique écologique, fait désormais disparaître à son tour cette laideur offusquante.

On y expose des oranges moisies, du germe, de la mousse et mycoses qui se développent, des araignées

L'idée de pourriture se conçoit aujourd'hui dans une idée de renouvellement, de concept de vie et de nature bienfaitrice. On lustre l'aspect inconcevable de la mort, pour que la désintégration saine nous plaise !



Toujours est-il que le culot des anciens ne cesse de m'absorber.

L'éternel clamé Michel Ange nourrissait ses esquisses, son art à partir de corps froids. De Vinci mêlait curiosité biologique et curiosité artistique fascinée, mais quoiqu'il en soit, par leur renommée, nous parvenons à omettre le spectre charognard qui flotte dans leurs œuvres. Rembrandt a participé à de nombreux cours de dissection du Dr Tulp, Géricault s'enfermait dans son atelier en compagnie de morceaux de chairs pourrissantes,

qui tissent leurs toiles.

pour s'immerger dans l'air putride
de la mort.

Corps Flottants

Des formes invisibles se
révèlent à la lumière, comme
des sphères immatérielles,
des bulles d'air. Elles
dansent sous le mouvement de
mon regard, se greffent à ma
vue et forment des moindres
mais persistantes tâches qui
flottent dans l'étendue que
je contemple. Je ne peux les
chasser, ni les nier. Des
petits cristaux transparents
qui se meuvent dans le ciel
tels des spectres qui nous
hantent au lointain.

Est-ce ainsi que naissent certaines
croyances aux anges?
Des âmes libérées des corps froids
gisant sous terre, qui flottent jusqu'au
plafond du monde.

William Blake illustre
une sorte de rivière
ondulante qui aspire dans la
profondeur céleste des corps
pâles, presque transparents.
Certains peintres dont
Enguerrand Quarton, peignent
le mystique des corps guidés
aux cieux par des anges qui
les sauvent des griffes des
démons. On n'en voit que
des moindres formes, de
légères touches blanches
translucides, déposées
comme une infime caresse,
dissimulées dans la grandeur
du tableau.

Quasi imperceptibles, elles
nous environnent et nous
enveloppent, comme une fine
pluie que notre peau ne
ressent pas aux premiers
instants. On pourrait penser
ces corps minuscules comme
étant des micro-organismes,
voire des micro-mondes,
semblables à la terre peinte
par Jérôme Bosch traversée
par la lumière, invisibles
et perceptibles comme un
songe passager.

Il m'a fallu presque sentir le bout de
mon nez effleurer la toile pour les
apercevoir.



Sable Rouge

On croit souvent posséder des images ou des parfums issus de souvenirs et de songes. Au fil du temps, ce sont elles qui nous habitent. Elles nous hantent et nous possèdent. Les images d'un rêve me reviennent couramment depuis mon enfance. Elles surgissent comme des flashes lorsque je me trouve face à un lavabo. Je tente de saisir l'image et mon regard plonge dans le trou d'évacuation. Cela me rappelle la peinture de Francis Bacon, *Triptyque mai-juin 1973 (suicide de George Dyer)*, où un homme s'engouffre dans le trou de son évier.

Les images du rêve ressurgissent également lorsque je me trouve sur une plage, mon regard fixant mes pieds qui s'enfoncent dans le sable chaud : je me vois penchée sur l'évier, régurgitant du sable chaud mêlé à du sang épais. J'ai cinq ans, peut-être six. Je sors profiter de mon jardin ensoleillé. Une lumière d'or illumine le spectacle naturel qui se dresse sous mon regard amusé. Mon jardin est encore plus beau, fleuri, des arbres fruitiers y ont poussé. Les pommes rouge vif m'attirent. Je sautille joyeusement vers les arbres. À leurs pieds se dresse une lignée de lavabos et de miroirs, comme à mon école.

J'entends soudain l'appel de ma maîtresse qui regroupe la classe devant ma maison. Je me suis un peu trop éloignée. Je voudrais les rejoindre mais la gorge me démange. Irritée, elle me provoque une quinte de toux. Je me tourne vers un lavabo imbriqué entre les autres et prends appui sur son rebord avec mes petites mains. Je regarde le reflet de mon visage grimaçant puis baisse mes yeux sur mes pieds encrés dans l'herbe haute et verdoyante. Je fixe mes mains pressées sur le rebord en céramique blanche. La maîtresse crie mon nom au loin mais je reste immobile. Ma toux reprend et se transforme en dégorgement, je régurgite une pâte rugueuse au goût âpre. Je crache à plusieurs reprises du sable imprégné de sang. Des grains restent collés dans ma bouche, sur mon palais, mes gencives, ma langue. Ma grimace dans le miroir présente un sourire sanguinolent parsemé de sable rouillé. Je me rince la bouche à l'eau du robinet à plusieurs reprises, entre chaque rejet stomacal.

Ce rêve ne m'a jamais apeurée. Il me fascine par son paysage idyllique, sentier merveilleux de l'enfance. Mais il prend une tournure curieusement déconcertante avec le vomissement de sable rouge. Je n'ai jamais cherché à l'interpréter, ne serait-ce que peut-être pour conserver son mystère, et de ne pas tarir mon intérêt pour ses images cauchemardesques dans le lieu de rêve. Je n'ai réalisé que très récemment un rapprochement qui pourrait justifier ces images. Je jouais à sauter dans le bac à sable de l'école avec des copains et suis tombée à plat ventre, le visage enseveli dans le sable, le nez pissant le sang. La maîtresse m'a conduit aux lavabos pour que je me rince le visage de tout le sable et le sang. Sous le filet d'eau rougie, les grains de sable tombaient de façon perlée dans le lavabo avant de s'engouffrer dans le trou.

Et dire que j'en ai fait tout un rêve !



Il me paraît intéressant d'évoquer la substance de la plage, l'eau, le sable et la couleur vermeille, dans l'*Herbe Rouge* de Boris Vian, en clin d'œil avec mon rêve *Sable Rouge*.

Le personnage principal, Wolf, invente une machine qui ne permet pas un voyage dans le temps mais dans la mémoire.

Wolf traverse un chemin le long de l'herbe rouge pour atteindre sa machine et accéder à ses souvenirs. Il atterri sur une plage à la rencontre de personnages avec qui il entretient des discussions sur ses souvenirs et livre ses pensées les plus intimes sur la religion, la sexualité.

Le sable présente par son étendue l'éternité mais par ses grains l'éphémère, le souffle de l'effacement. Comme le passage du temps il est fluide, se dérobe sous nos doigts, il est presque impossible de le retenir, comme l'eau. La plage a un aspect universel et impersonnel. Les vagues vont et viennent effacer nos empreintes sur le sable.

Wolf évoque des souvenirs intimes dans ce lieu neutre qui n'auront ni d'écho ni de persistance. Se remémorer les souvenirs en cet endroit révèle la solitude et le trouble de son état sur les sentiers de la mémoire. Le paysage intact, éternel de la plage donne son caractère immortel. L'eau fait face au ciel, le reflète et vient caresser la plage avec ses vagues. Le sable réside toujours sous l'eau et la borde. Ce paysage conserve sa stabilité en éliminant les traces, évacuant les résidus, les engloutissant en ses profondeurs et les expulsant. Les mouvements constants de recyclage et d'assainissement lui permettent de garder son tableau intact. Révoquer des souvenirs, des idées intimes en ce lieu d'effacement permet à Wolf de libérer des choses qu'il ne peut faire ailleurs et qui resteront secrètes.

Il ne peut cependant rattraper le temps perdu et saisir l'irrécupérable pour atteindre le bonheur. Le cumul des sentiments inavoués, la retenue des pulsions et la libération de ceux-ci le poussent à exploser. En ce lieu d'isolement et de purification éternelle, la violence des mots accompagnée de gestes furieux de Wolf s'abattent sur le vieil homme avec qui il échange sur ses souvenirs. « Parce que vous êtes inutile », exprime Wolf avec colère impulsive, « vous me gênez, je me débarrasserai de tout ce qui me gêne. De tous les souvenirs... ». Wolf violente le vieillard, le frappe, lui empoigne du sable dans la bouche à plusieurs reprises : « une pour l'enfance... une pour la religion... une pour les études. Et une pour l'amour. Et avalez tout ça, bordel de Dieu... [...] Quant à la dernière, conclut Wolf, je la réserve pour vos inquiétudes métaphysiques éventuelles. »

Cette revanche brutale sur cet homme soit sur ses souvenirs, lui permet de se libérer de leur poids. Enfin, devant le corps inerte il déclare :

« un mort c'est bien, c'est complet. Ça n'a pas de mémoire. C'est terminé. »

Un corps sans esprit, ni témoignage, ni souvenance.

Le sable n'a pas de corps.
Des milliards et milliards
de grains instables et
fluides lui donnent son
caractère non fiable,
fuyard. Etouffer un vieux
à la mémoire pleine de
souvenirs avec du sable est
comme vouloir, me semble-t-
il, égrainer une mâchoire,
dissoudre une langue, puis
effriter la mémoire.

« L'autre ne bougeait plus.
La dernière poignée de
sable se répandit sur sa
figure noirâtre et s'amassa
dans les orbites creuses,
recouvrant les yeux injectés
de sang, jaillis de leurs
orbites. »

La bouche pleine de sable,
comme la mienne dans mon
rêve d'enfance irrite nos
organes, entrave la parole
comme l'expression difficile
de nos sentiments. Le sable
picote, assèche nos cavités
et orifices corporels.
Il nous pénètre et nous
ensevelis jusqu'à faire
disparaître les organes et
l'esprit.



Pestes et Modestes

Deux carrés blancs occupent un mur blanc. Au sol, deux bandes marquées imposent la distance à tenir entre nos corps et les cadres. Une bande pour chaque toile. Un tapis d'entrée pour chaque porte. Mon ami et moi nous sommes lâchés la main, nos yeux fixés sur les toiles jumelles. Elles semblent avoir été séparées comme nous, par une grande lame invisible. Celles-ci semblent être vides, blanches comme un silence, comme une image effacée, ou bien l'effervescence d'une pensée fugitive. Elles survivent à nous, à leur maître Ryman, défunt il y a bientôt un an, elles sont autonomes, tout à la fois vaniteuses et humbles. Pestes et modestes. Irritantes et apaisantes. Elles contiennent sous leur relief, nervures et craquelures qui les regonflent d'humanité en dépit de leur froideur, puis le spectre du geste du peintre qui a modelé leurs corps quasi invisibles sur un mur.

Je me souviens la dernière fois que nous avons vu une de leurs sœurs au Centre d'Art Contemporain de Metz, 8 jours tout justement après le décès de leur créateur. Le cartel n'avait pas été modifié, le croyant encore en vie, indiquant sa date de naissance seulement. Nous avions imaginé lors d'un sourire partagé, « voilà une expo funéraire sous un linceul blanc... ! » Art abstrait, qui dissèque le monde en monochromie, il semble être tout et rien, inoffensif et imposant, impulsif et longuement méditatif.

Face à cette situation contemplative, nous cherchions à trouver un sens et nous nous trompions manifestement. Je me sens encore à la fois enjouée et morne à l'idée que cette œuvre m'ait aspirée comme un pantin et tiré sur mes cordes, ou que soit de mon propre gré, je me suis positionnée dans son espace allant à sa rencontre, la scrutant dans tous les sens et en désarticulant ma nuque. Je ressens encore une forme d'incompréhension, une incapacité à lire entre les fissures de la peinture aussi blanche qu'une feuille vierge, à me soumettre au langage du pur démuné et désarmant. Me libérant de peu, je peux admettre que je ne comprends rien, et accepter cet écho nul dans mon esprit. Accepter de ne rien comprendre, et de ne rien savoir.

Je bouge pour voir cette toile s'animer, tente par mon non-savoir, m'agiter hors de cette couche de silence qui fait pâlir ma langue. C'est à ce moment-là, que pesée sous la rigidité, je puise l'envie de bouger, de chercher une fissure et une saleté sur la toile pour me satisfaire pleinement. Sous l'écrasement du silence, j'ai envie de produire du bruit et me mettre à parler, libérer des mots qui s'enchaînent en une phrase et retrouver le langage...

Face à l'ébullition de notre société actuelle, j'imagine peu qui se laissent voyager dans une étendue de lentes minutes pour songer au blanc. L'intimidation ou l'agacement peut monter à la tête de l'esprit qui voudra s'en prendre à la toile, la vandaliser. En septembre dernier, une haine de masse envers Buren s'est montée à coup de hashtags sur Facebook, entraînant un homme à lacérer au cutter une œuvre sur son lieu d'exposition. D'où vient cette irritation brûlante, provient-elle du même lieu où naît mon incompréhension dans les premiers instants face à un art trop « froid », avant d'évoluer comme un mauvais virus ?

Tout part à une folle vitesse, la satisfaction se trouve en elle, en quelques clics. Quelle maudite idée que de s'imaginer perdre son temps dans un silence malaisant face à un écran inerte fixé au mur.

La passivité dans laquelle on baigne plusieurs fois par minute, dans les images défilantes de vidéos et l'hyperactivité des réseaux sociaux, devient inconfortable face à une œuvre abstraite. Elle nous en demande trop, à se dévêtir entièrement d'artifices, laisser s'écouler les graines du temps, sentir de devoir agir, habiter l'espace, surmonter la peur et l'impression de sauter dans le vide, expérimenter l'effervescence du savoir préconçu et la perte de langage.

Dans l'hilarité du buzz, une masse des média montre autrement de l'engouement, face à une œuvre terriblement incongrue. Tout récemment, voici qu'une banane accrochée à un mur par un morceau de scotch s'est transmutée en apothéose iconique ! Cette œuvre de Maurizio Cattelan a trouvé son acheteur et consommateur contre 120 000 dollars avant d'être engloutie. Un artiste lambda décroche une des bananes exposées au marché d'art de Miami, dans l'acte de sa performance artistique intitulée *Hungry Artist*, soit *Artiste ayant Faim*. De nom David Datuna, en ingurgitant la banane, ce dernier a ingéré le succès et le spectacle de l'œuvre, s'appropriant la vedette, avant de faire son propre tour du web en 80 secondes. Une fois encore, cette performance a été rendue visible et accessible via les réseaux sociaux, sur le site Instagram du performeur.

Fureur ou euphorie, les réseaux sociaux sont le point de rencontre qui conduit les individus à se tourner vers les lieux d'art, où résident les œuvres idolâtrées ou boucs émissaires. Les conséquences se traduisent en des gestes d'appropriation, par coups de poignard ou d'ingestions. Objet désacralisé, l'art est à portée de tous, entre les armes, mains et dents de l'individu qui saura s'en nourrir ou le détruire, au sein de cette fascinante et troublante ère de consommation. L'art qui tient encore tête au monde, est celui qualifié de « résistance » par Gilles Deleuze, qui marque sa rupture avec la communication, le mot d'ordre. L'art résistant persiste par le temps, qu'il nous sollicite pour le contempler et le sentir, par la lenteur qu'il nous délivre au-delà d'un monde électrisé. Libre, il est capable de s'autodétruire par lui-même, de ses propres mains ou celui de l'artiste, il persiste dans les âges face à la moindre durée de vie d'un homme.



Ceci dit, il peut tout de même préférer le vandalisme et l'intérêt brûlant, quelle que soit la nature de l'émotion, plutôt que l'indifférence et l'oubli.

Machines Vanités

«

*La vie entière n'est rien
d'autre que des questions
devenues formes, qui portent
en elles les germes de leur
réponse - et des réponses
grosses de questions*

»

L'énergie du chaos est celle
qui a érigé notre monde
existant. Il en est comme
une mort d'avant vie, cette
dernière étant cernée par ces
deux méandres du néant. Lors
de notre passage sur terre,
il nous est impossible de
mémoriser et de connaître
l'acte de fécondité qui
a généré notre germe, ni
l'enfement. Cette scène
primitive qui précède notre
présent, voire notre passé,
est hors de notre mémoire.
Elle nous propulse dans le
monde tangible, nous pare
d'organes vitaux et d'une
conscience mortels, nous
projette dans un processus
d'existence pour ensuite le
faucher en sa fin. Utérine et
funeste, la vie est une scène
immémoriale, un pont entre
les naissants et les morts.

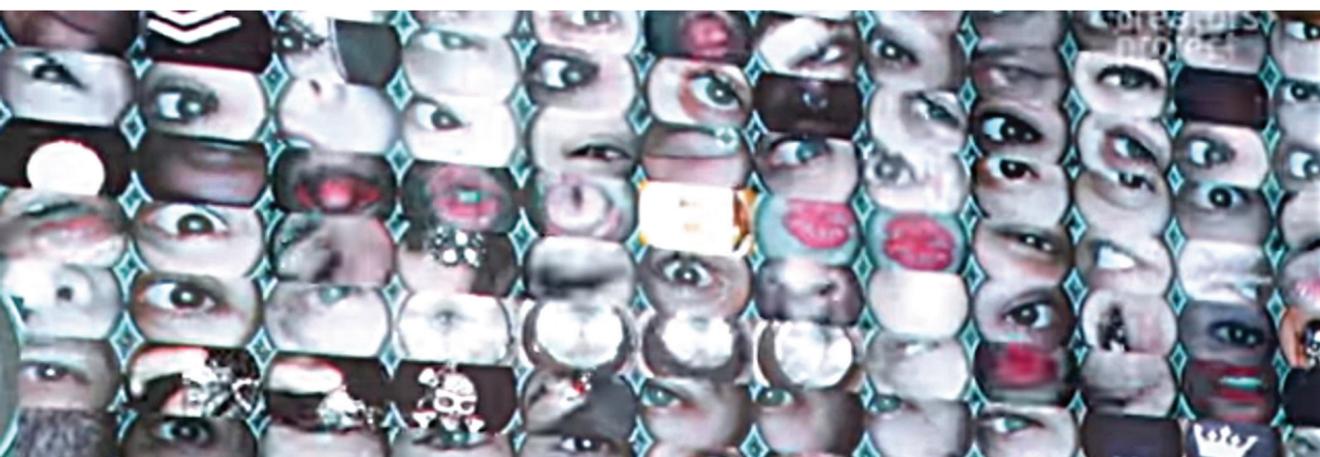
Ainsi, des possibles formes d'existences étrangères nous interpellent : elles sont insaisissables, imperceptibles à notre échelle humaine, insoupçonnables à nos sens, existent en notre sein, ou bien extérieurement, autour, parallèlement à nous. Elles sont le fruit de nos fantasmes, de nos mythes, de nos croyances, nos projections, théories et explorations scientifiques.

L'humain développe intarissablement des objets matériels, dits de matière organisée puis, des effets de réseaux, d'institutions, de codes, de conventions, dits organisation matérielle. Il érige la communication, la diffusion et l'enregistrement d'une culture, qui se répercute finalement sur l'homme... pour le transformer à son tour. Il a manifesté dès sa prise de conscience, celle d'Être et de Mourir, puis la pressante nécessité d'archiver, de préserver la mémoire et la trace de son existence. Témoignent donc les premières empreintes humaines sur les parois rocheuses des grottes, la première signature émise sur un vase grec, l'invention de l'imprimerie et la publication, l'ère industrielle accompagnée par l'invention de la radio, du téléphone, de la caméra, du gramophone...



Il est indispensable de créer et constituer la mémoire, afin de la conserver et la diffuser par tous les moyens dont on dispose. Nous devons faire l'archive tant nous avons affaire au « Royaume des Morts », ce sentier de l'effacement et de l'oubli. L'oubli figure tout comme l'invisibilité des média même.

« All media are extensions of some human faculty - psychic or physical », dixit McLuhan.



Le premier pas sur la lune, les architectures, les implants, les engins, les machines, desquels nous nous entourons et nous hybridons, tels des extensions de nous-même, nous propulsent dans le concept de la cybernétique et du posthuman. Ces avancées nous lancent dans l'exploration de sentiers inconnus, elles provoquent des sentiments de peur et d'effroi.

Les expérimentations scientifiques et technologiques évoluent et s'émancipent à partir de la mise en place d'un matériel duquel l'homme ne maîtrise pas pleinement l'usage, ni les conséquences sur l'environnement, ni sur son psychique et son physique. Un réel effroi ressortait déjà des textes datant de l'ère de l'invention de l'imprimerie, dont l'évocation de la Danse Macabre était l'allégorie des corps fiévreux, qui se massifiaient et sombraient dans une lecture dominante et fortement influente. À l'ère industrielle, dans la photographie que nous ne savions encore que peu maîtriser, ni les effets rendus par les accidents techniques, nous avons l'illusion de voir des formes spectrales cohabiter avec notre quotidien. Le gramophone a su enregistrer des sons que l'oreille humaine ne percevait pas, ainsi les grincements, sifflements, souffles étaient interprétés comme des signes provenant des Morts.

La naissance du spiritisme et du paranormal a bouleversé les esprits dans une ère où la croyance en Dieu s'effrite et la science démontre crument et tangiblement que les corps sont des simples mécanismes, qu'on peut animer d'un choc électrique mais ne jamais en rendre l'âme. Au goût d'une traversée des consciences de plus en plus mortelles au 19^e siècle, ne pouvant plus atteindre quelque paradis, l'immortalité se présente au goût funeste, par la nécromancie, il s'agit d'explorer le monde des Morts, ceux qui nous ont quitté. L'imaginaire vertigineux de réaliser un homme-machine nourrit également nombre d'individus, ainsi que les écrits de Marie Shelley avec *Frankenstein*.



La fantasmagorie frôle la
réalité et l'évolution
tangibile, puissante,
irréversible de la science
et de la technologie qui ne
tendent qu'à s'améliorer,
à muter les consciences,
l'environnement et nos corps,
puis à changer la face du
monde.

L'idée radicale exprimée par
Ray Kurzweil est celle de
télécharger l'esprit humain
comme un fichier numérique,
pour reculer la mort en
mettant au même plan l'humain,
la machine, l'être vivant.
L'ère numérique et
électronique par-delà
l'ère de l'imprimerie et
de l'industrialisation,
transcende notre
environnement, nos corps et
esprits, nous guidant dans
une voie d'humains augmentés,
qui se propulsent grâce aux
média dans une dimension
immortelle.

Nous avons interprété,
exploré le monde des Morts,
et nous parvenons désormais à
nous hybrider aux machines, à
communiquer grâce aux réseaux
sociaux en pliant l'espace
et le temps, d'un bout de
la planète à un autre, de
manière instantanée.
Mais il en reste que les
machines, contrairement aux
hommes, ne s'accouplent pas,
n'enfantent pas. Elles ne
donnent pas la vie, et sont
destinées à s'autodétruire,
deviennent obsolètes et
inutilisables au cours
des années. En plus de la
question de la conservation
de l'archive, de la mémoire,
de nos corps, s'ajoute celle
de la conservation de nos
machines.

Alberto Manguel, dans son
essai *Pinocchio et Robinson*,
dénonce l'aspect déshumanisant
de l'industrie et de la
surproduction qui est plus
rapide que la pensée. Or,
la lenteur de l'enseignement
et de l'apprentissage est
nécessaire au développement
de l'homme, qui doit comme le
dit Deleuze, « expérimenter
sa vie ».
Il faut un temps de
digestion, d'infusion et de
création de ce qui demain
sera notre histoire. Manguel
exprime par ailleurs, que la
bibliothèque universelle est
l'archive la plus complète,
contrairement au Web qui
« devient instantanément
contemporain », où les
archives et notes deviennent
inexistantes. Le lecteur est
cumulatif, à chaque fois
qu'il lit un livre, il ajoute
à la narration une nouvelle
strate de souvenirs.
Ainsi, pour aller dans notre
mémoire, ou l'élever dans
l'au-delà, il faut passer
par ces lieux sûrs : les
bibliothèques et les musées.

Cependant, ces derniers sont de plus en plus numérisés, rendus sous réalité augmentée, et prennent aussi tout comme nous-même et notre environnement, une forme évolutive au sein des média numériques et technologiques.